
VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 190

VUE
SUR
LES SENSATIONS

PAR J. J. R.



A MILAN

CHEZ JOSEPH MARELLI.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége.



VUE
SUR
LES SENSATIONS.

JE commence par convenir avec tous les Métaphyſiciens ; que le feu n'eſt pas chaud, que la glace n'eſt pas froide, que le ſucre n'eſt pas doux, que l'abſinthe n'eſt pas amere, que la roſe & la violette n'ont aucune odeur, que certaines matieres ne ſentent pas mauvais, que la neige n'eſt pas blanche, que l'écarlate n'eſt pas rouge, que quand on vous bleſſe à la main ou au pied, c'eſt à tort que vous vous plaignez de ſentir de la douleur au pied ou à la main. En un mot je ſuppoſe comme un principe inconteſtable & univerſellement reçu, que les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaveurs, le froid, le chaud, &c. n'exiſtent nullement dans les corps, mais uniquement dans nos Ames,

qu'ils ſont par conſéquent dénués comme elle de toute étendue, & concentrés dans le point de réunion des nerfs, où réſide l'Ame elle-même. Ceux qui ſont aſſez peu initiés dans la theorie des ſenſations pour ſe permettre des doutes ſur tous ces points, entreprendroient inutilement la lecture de cet eſſai; ce n'eſt pas pour eux que j'ecris.

Après que l'Homme nouveau de M. de Buffon, ou, ce qui revient au même, la Statue de M. de Condillac a vu des couleurs, a entendu des ſons, a ſenti des odeurs, a goûté des ſaveurs de toutes les ſortes, auſſi lontems, en auſſi grand nombre, & en autant de manieres qu'il plaira de le ſuppoſer, ſon Ame eſt encore renfermée dans elle-même, elle ne connoît encore que ſa propre ſubſtance & ſes propres modifications. Les diverſes ſenſations dont elle a été affectée, ont été occaſionnées par les vibrations des objets exterieurs & des filamens dont la Statue eſt tiſſue: mais l'Ame l'ignore; elle ne ſauroit même ſoupçonner qu'il exiſte des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, en un mot qu'il exiſte des corps. Elle ſe connoît elle-même & ce qui eſt dans elle; le reſte de l'univers lui eſt encore parfaitement inconnu, & eſt par rapport à elle & à ſa maniere de penſer, comme s'il n'exiſtoit pas. Locke eſt le premier, que je ſache, qui ait reconnu nettement cette importante vérité. Il en eſt venu ſans doute

à

à cette conclusion, en raisonnant sur les principes établis par Descartes & Malebranche ; & en cela on ne sauroit rendre trop de justice à sa sagacité. Il a été généralement suivi des Métaphysiciens qui sont venus après lui ; & si nous mettons à part le petit écart de M. de Condillac, il ne paroît pas qu'il y ait encore aujourdhui diversité d'opinions sur ce point. Mais ce en quoi Locke a certainement passé les bornes, c'est d'avoir prétendu conduire l'Ame à la connoissance des objets exterieurs, à l'aide seule du sens du toucher. La réputation dont cet auteur célebre jouit encore à présent, m'étonne tout aussi peu, que le ton de confiance & l'air de conviction avec quoi il établit sa théorie. Je ne crains point d'user de tous mes droits, de le citer au tribunal de l'experience & de la raison, d'analyser ses pensées, & de les réduire à leur juste valeur.

Je m'étois d'abord armé de longs raisonnemens pour prouver que les sensations de chaleur, de froid, de douleur & autres semblables ne sauroient révéler à l'Ame l'existence des corps : mais je me suis apperçu que les sectateurs du Philosophe Anglois n'ont jamais prétendu que ces sortes d'impressions eussent quelque avantage sur les couleurs, les sons, les odeurs & les saveurs, pour donner à l'Ame l'idée de l'étendue, sans la quelle elle ne sauroit parvenir à connoître les corps. Les sensations, disent-ils, propres à cet effet

ſont celles qui ſont occaſionnées par la ſolidité ou la réſiſtance de la matiere. Entrons donc dans un examen reflechi de cette ſeconde claſſe d'impreſſions, & voyons ſi elles ſont plus propres que les précédentes à étendre la ſphere des idées de l'Ame au delà de l'etroite enceinte de ſa priſon.

M. de Condillac applique au toucher les principes qu'il croit avoir établis en parlant de la vue. Selon lui, lorſque l'Ame ſe voit peinte de différentes couleurs, elle s'apperçoit en quelque ſorte comme un point coloré, au delà du quel il en eſt d'autres où elle ſe retrouve ; elle ſent qu'elle ſe répete hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient, d'où naît en elle une premiere notion quoique confuſe d'eſpace ou d'étendue. Que de choſes n'aurois-je pas à répondre à M. de Condillac ! mais je veux me contenter ici de le combattre par ſes propres principes. Je dis donc, que quelque différens que paroiſſent à l'Ame, le rouge, par exemple, & le bleu, elle ne jugera pas qu'ils ſoient l'un hors de l'autre. Je ne penſe pas que le rouge & le bleu different entr'eux plus ſenſiblement que le ſon d'un violon & celui d'une flutte, ils different certainement moins qu'un ſon & une odeur, qu'une odeur & une ſaveur: mais M. de Condillac n'a point ſuppoſé que la diverſité des ſons & des odeurs, des odeurs & des ſaveurs fît naître dans l'Ame quelque

idée

idée d'étendue, lorſqu'elle éprouve ces différentes ſenſations dans le même tems ; je ne vois pas pour quoi la différence de deux couleurs doit avoir plus de force pour la porter à former un jugement auſſi contraire à la vérité. Après cette courte digreſſion que je n'ai pas crue deplacée, j'entre dans le fonds de mon ſujet.

J'expoſe la main droite de la Statue à un froid aſſez vif; le volume de la main, comme l'on ſait, diminuera. J'empoigne en même tems la main gauche ; je la ſerre legerement de maniere à en diminuer le volume, comme le froid a diminué celui de la main droite ; ſur quoi je raiſonne ainſi: vous convenez ſans peine que lorſque la main de la Statue eſt ſaiſie du froid, l'Ame n'a aucun ſentiment de ſolidité & de réſiſtance, je concluds de là qu'elle ne l'a pas non plus, lorſque je ſerre la main de la Statue avec la mienne ; car le mechaniſme de ce qui ſe paſſe dans la Statue dans ces deux cas, eſt exactement le même. Lorſque la main eſt ſaiſie du froid, elle diminue de volume, c'eſt-à-dire que ſes parties ſolides ſe raprochent par la force d'attraction, qui n'eſt plus contrebalancée par la force expanſive du feu qui s'eſt écoulé. Lorſque la main eſt ſerrée par la mienne, ſes parties ſolides ſe rapprochent de même, par une force d'impulſion que je prouve ailleurs être une véritable force d'attraction qui agit ſans aucun

contact immédiat : ainſi la main de la Statue ſe condenſe dans l'un & l'autre cas de la même maniere & par une force toute ſemblable ; & puiſque dans le premier, l'Ame n'a aucun ſentiment de ſolidité & de réſiſtance, elle ne l'aura pas non plus dans le ſecond.

Mais tachons d'analyſer la queſtion & de la réduire à ſes derniers élémens. Vous me dites que ſi j'applique la main de la Statue ſur un corps, l'Ame voit naître en elle un ſentiment de ſolidité & de réſiſtance ; & moi je vous demande d'abord ce que vous entendez par ſolidité & par ſentiment de ſolidité. Pour moi, je ne diſtingue en rien la ſolidité d'un corps de ſon impénetrabilité ; & quand je dis qu'un corps eſt ſolide, je n'entends rien autre, ſi non que ce corps occupe l'eſpace où il eſt excluſivement à tout autre corps. Ainſi ſa ſolidité n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité qu'une autre corps occupe en même tems que lui le lieu où il eſt placé. Comme l'on voit, l'idée de ſolidité préſuppoſe l'idée d'éſpace ou d'étendue que l'Ame n'a pas encore. Si le ſentiment du toucher, que l'Ame eprouve, étoit pour elle un ſentiment de ſolidité, il faudroit dire que l'Ame a un ſentiment qui lui apprend, qu'il exiſte une choſe qui occupe un eſpace déterminé, & qui met toute autre choſe dans l'impoſſibilité d'occuper ce même eſpace ; ce qui eſt abſurde. L'on

doit

doit donc convenir que la ſenſation du toucher dont l'Ame eſt affectée, n'eſt pas un ſentiment de ſolidité, un ſentiment qui lui faſſe connoître la ſolidité; mais que c'eſt uniquement un ſentiment occaſionné par la ſolidité, & dont la nature n'a abſolument aucune analogie, aucune reſſemblance avec celle de la ſolidité.

Je déſirerois ſavoir en ſecond lieu, quelles idées vous attachez aux mots de réſiſtance & de ſentiment de réſiſtance. Je porte ma main vers la muraille, je l'y applique, je preſſe la muraille; elle réſiſte à ma main; & j'ai ce que vous appellez, un ſentiment de réſiſtance. Ma main s'avançoit vers la muraille; avant le contact elle reçoit en ſens contraire un mouvement égal à celui qu'elle a; elle ſe trouve ainſi avoir deux quantités de mouvement égales & oppoſées qui ſe detruiſent, elle s'arrête. Ainſi la réſiſtance de la muraille n'eſt autre choſe que la deſtruction du mouvement qu'avoit la main, cauſée par l'acquiſition d'un mouvement égal & oppoſé. Mais cette deſtruction du mouvement commun à toute la main, ne peut avoir lieu, ſans qu'il ſe forme des vibrations partielles dans les fibres de la main, comme il eſt aiſé de le prouver; il s'excitera donc un nouveau mouvement dans la ſiége de l'Ame, d'où réſultera dans l'Ame un ſentiment que nous appellons, ſenſation du toucher. Que ſi vous prétendez que c'eſt un ſentiment de réſiſtance,

c'eſt-à-dire qui donne à l'Ame une connoiſſance intime de ce que c'eſt que réſiſtance, vous devrez dire que c'eſt un ſentiment qui lui apprend qu'il exiſte une certaine choſe qui ſe mouvoit, & qui a ceſſé tout-à-coup de ſe mouvoir; ce qui ne ſe peut en aucune maniere, puiſqu'une telle notion préſuppoſe l'idée de mouvement que l'Ame n'a pas encore acquiſe.

La réſiſtance que la muraille oppoſe à ma main n'eſt certainement rien autre choſe que la ceſſation du mouvement de ma main, occaſionnée par un mouvement contraire. J'ai beau la conſidérer & l'examiner par tous les cotés, je n'y ſaurois découvrir rien autre. Imaginons donc un homme qui remue le bras en tout ſens. Si le mouvement de ſa main vient tout-à-coup à être detruit par un miracle, ſans la rencontre d'aucun corps, il eſt certain que ſon Ame eprouvera le même ſentiment que ſi ſon bras avoit été arrété par quelque obſtacle. Dira-t'-on que dans ce cas l'Ame aura un ſentiment de réſiſtance, que l'Ame ſentira que quelque choſe lui réſiſte? Non aſſurément; on dira ſeulement que l'Ame reconnoîtra que ſon bras ſe mouvoit & qu'il ceſſe de ſe mouvoir: mais encore une fois, l'Ame qui anime notre Statue n'aura pas même l'idée de cette ceſſation de mouvement, puiſqu'elle ne peut ſavoir s'il exiſte du mouvement ni même ce que c'eſt que mouvement. Convenons donc que l'Ame de

la Statue à l'occaſion de la réſiſtance des corps, eprouvera une impreſſion, aura un ſentiment purement ſpirituel qui n'a rien de commun avec cette réſiſtance. En un mot l'Ame aura une ſenſation occaſionnée par la ſolidité ou réſiſtance, mais elle ne ſentira pas cette ſolidité & cette réſiſtance.

Comme je combats un préjugé dont les Philoſophes même du premier ordre n'ont pas ſu ſe défendre, j'ai cru devoir faire uſage des armes que me fournit une Metaphyſique un peu abſtraite. Je paſſe maintenant à des preuves plus palpables & plus à la portée du commun. Vous êtes perſuadé que ſi j'empoigne le bras ou la jambe de la Statue, l'Ame aura un véritable ſentiment de ſolidité ou de réſiſtance, que ſi je pouſſe ſa main contre un bloc de marbre, elle ſentira que quelque choſe lui réſiſte; je vous avertis qu'il n'en eſt rien: mais enfin vous le voulez ainſi. Eh! bien, que prétendez-vous conclurre de là? l'Ame, dites-vous, par ce moyen, parviendra à connoître le corps au quel elle eſt unie, & à en découvrir les dimenſions. Rendez vous attentif & ſuivez moi; je vais vous faire toucher au doigt, que quand même l'Ame auroit le ſentiment de la ſolidité & de la réſiſtance tel qu'il vous plait de l'imaginer, elle n'en ſeroit pas plus avancée pour arriver à la connoiſſance de ſon propre corps. D'une main je ſaiſis le bout du nez de la Statue, de l'autre je ſaiſis le bout d'un

de ſes doigts ; & j'excite par une preſſion égale des vibrations ſemblables dans tous les deux. Il naîtra dans l'Ame deux ſentimens du toucher qu'elle confondra à cauſe de leur reſſemblance ; & quand même elle les diſtingueroit, elle les jugera tous les deux réunis dans elle-même, & par conſéquent l'un dans l'autre. En effet ſi l'Ame ſent la ſolidité, c'eſt dans elle qu'elle la ſent ; elle ne ſauroit la ſentir là où elle-même n'eſt pas. La ſolidité lui paroîtra donc exiſter dans elle, & ne ſauroit par conſéquent lui apprendre qu'il y a une choſe ſolide ou impénetrable hors d'elle, c'eſt-à-dire hors du lieu où elle ſent la ſolidité.

Je vais plus loin ; & je veux encore vous accorder que la ſolidité que vous dites que l'Ame ſent, lui paroît exiſter hors d'elle, à quelque diſtance d'elle ; & aſſurément, je vous accorde beaucoup plus que vous ne ſauriez exiger ; car ce ſeroit là une prétention bien etrange. Quoiqu'il en ſoit, je vous demande dans ce cas, ſi les deux ſolidités que l'Ame ſent, lui paroîtront placées à des diſtances égales ou inégales. Si elle les ſent à des diſtances égales, il en ſera de même de toutes les autres ſolidités qu'elle ſentira dans la ſuite ; elle ne pourra donc par là arriver à connoître la figure & la ſituation des corps dont tous les points lui paroîtront diſtribués dans une ſurface ſphérique dont elle occupe le centre. Il faudroit

droit même encore pour cela, que toutes ces ſolidités lui paruſſent ſituées dans différentes directions ; ſuppoſition tout auſſi gratuite que les précédentes.

Si vous me dites que les deux ſolidités que l'Ame ſent, lui paroîtront à des diſtances inégales, je vous demande ſur quel fondement vous oſez l'aſſurer. Elles ont excité dans le Corps Calleux des vibrations ſemblables, pourquoi la premiere devra-t-elle paroître à l'Ame à trois pouces, & la ſeconde à trois pieds de diſtance ? Les deux ſenſations dont l'Ame eſt affectée ſont ſemblables & tout-à-fait indépendantes des diſtances où ſont les occaſions qui les ont fait naître ; les deux ſolidités ne doivent donc paroître différer en rien ; & l'Ame ne ſauroit porter ſur l'une des deux un jugement, qu' elle ne le porte ſur l'autre. Ainſi quand je vous accorderois que l'Ame a le ſentiment de toutes les ſolidités de l' univers & qu' elle les croit ſitueés hors d' elle, vous ſeriez encore forcé de convenir qu'elles lui paroîtroient toutes à des diſtances égales, & qu' ainſi l'Ame ne pourroit connoître par ce moyen, la ſituation, la grandeur, la forme de ſon propre corps & des autres corps placés au tour d' elle.

Au reſte nous avons ici l'aveu formel de M. de Condillac dont le témoignage peut tenir lieu de pluſieurs autres. Il demande ſi la Statue étant frappée tout à la fois à la tête & aux pieds, ne ſentira pas que

ces modifications ſont diſtantes ; il répond qu'elle ne ſauroit ſe repréſenter un intervalle entre ſa tête & ſes pieds, puiſqu'elle ne remarque point ce qui les ſépare, & que le ſentiment qu'elle a ne lui donne aucune idée d'étendue ; & il en eſt tellement perſuadé, qu'il ſe met en devoir de conduire l'Ame à la connoiſſance des corps par une autre route.

Il donne l'uſage de ſes mains à la Statue ; il n'eſt pas peu embarraſſé à trouver la cauſe qui l'engagera à ſe mouvoir, & j'avoue qu'en partant de ſes principes je l'aurois été encore plus que lui. Quoiqu'il en ſoit la Statue ſe meut ; elle porte la main ſur elle-même. Il eſt évident qu'elle ne découvrira qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en diſtinguera les différentes parties ; or elle doit les diſtinguer à la ſenſation de réſiſtance ou de ſolidité qu'elles ſe donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles ſe touchent. Tel eſt le dénouement de M. de Condillac, que nous laiſſons au lecteur le ſoin de qualifier, après qu'il aura donné une attention convenable à ce que nous avons dit. M. de Condillac nous fait part du dialogue du *moi* du bras & du *moi* de la main, d'une maniere élégante, il faut en convenir. Le mal eſt que des choſes ſi joliement dites ne renferment pas un mot de vérité. L'Ame, comme il eſt aiſé de le démontrer, n'a pas attendu juſqu'à préſent à ſe diſtinguer de ſes modifications : ainſi la

ré-

réponse du *moi* au *moi* est une pure fiction, un jeu d'imagination qui n'a rien de réel. Mais soit que l'Ame se confonde ou non avec les sentimens qu'elle eprouve, dans le cas dont il s'agit elle est affectée d'une double sensation, c'est-à-dire d'une double impression purement spirituelle qui ne sauroit la faire sortir d'elle même, comme nous avons vu plus haut ; & voilà à quoi se réduit en derniere analyse le double *moi* de M. de Condillac qui auroit pu dire la même chose de deux couleurs, de deux sons, que l'Ame perçoit en même tems ; tout est égal de part & d'autre.

Ainsi donc le sens du toucher n'a aucun avantage sur les autres sens pour apprendre à l'Ame qu'il y a des corps. Ce point me paroît si solidement établi, que je ne crois pas que l'on puisse se refuser à l'évidence des preuves ; & dèslors tout l'edifice élevé à si grands fraix par M. de Condillac croule par les fondemens.

Locke a voulu se donner moins de peine pour s'égarer. Il se persuade de la meilleure foi du monde que le sens du toucher révele à l'Ame l'existence des corps, leur situation, leur grandeur, leur figure. Il se contente de l'affirmer d'une maniere fort simple. Comme il ne lui vient pas en pensée, qu'on puisse former quelque doute sur ce qu'il avance, il n'en fournit aucune preuve, supposant que la chose parle assez d'elle-même, & conclud par son

re-

refrein ordinaire : toutes nos connoiſſances nous viennent par les ſens. Locke convient lui-même en répondant à la queſtion propoſée par M. Molineux, qu'un aveugle né dont les yeux s'ouvriroient à la lumiere, ne ſauroit diſtinguer à la vue un globe d'un cube ; par la raiſon, ſans doute, que les couleurs dont l'un & l'autre ſont peints, ſe préſenteroient à lui ſans étendue, & par conſéquent ne lui traceroient l'idée d'aucune figure ronde ou quarrée. Il ſeroit convenu de même que ſi on préſentoit à notre Statue un echiquier dont les caſes ſont alternativement blanches & noires, l'Ame croiroit voir un ſeul blanc & un ſeul noir, un ſeul point inétendu qui ſeroit tout à la fois blanc & noir. En raiſonnant conſéquemment, il auroit du dire que l'Ame qui recevroit pour la premiere fois, diverſes impreſſions du toucher, les ſentiroit dans elle-même & ſans étendue, & qu'ainſi elles ne ſauroient lui faire connoître, la ſolidité, la figure & les autres propriétés des corps.

Malebranche plus profond & plus d'accord avec lui-même, s'eſt bien gardé de donner dans une pareille inconſéquence ; il reconnoît nettement, que lorſqu'on frappe du pied le pavé, le ſentiment qu'on eprouve, eſt tout auſſi ſpirituel que le ſentiment d'une douleur, d'un ſon, d'un odeur, & qu'il n'emporte avec lui aucune idée d'eſpace, de mouve-

vement, de dureté, de ſolidité, de réſiſtance. Il l'aſſure d'un ton qui annonce en lui la plus grande conviction. Nous avons fait quelque choſe de plus; nous l'avons démontré.

M. d'Alembert en Métaphyſicien inſtruit doute qu'il ſoit poſſible de déterminer la gradation qu'obſerve notre Ame dans le premier pas qu'elle fait hors d'elle-même. Il obſerve que nos *ſenſations* n'appartenant proprement qu'à elle, ſemblent lui circonſcrire un eſpace etroit dont elles ne lui permettent pas de ſortir. Comment, dit-il, s'elance-t-elle, pour ainſi dire, hors d'elle-même, pour arriver aux corps, & franchir un ſi grand intervalle? Comment expliquer ce paſſage? *Hoc opus, hic labor eſt*. Si c'eſt un travail, ce n'en eſt pas un pour M. de Condillac. Il tache d'excuſer l'embarras de M. d'Alembert, en diſant qu'il n'a éxaminé cette queſtion que par occaſion, & qu'en pareil cas on court riſque de ſe tromper. Il montre enſuite le paſſage qui n'a pas été apperçu par M. d'Alembert, & dit que la ſenſation de ſolidité eſt celle qui force l'Ame de ſortir d'elle-même, qu'elle eſt comme un pont jetté entre l'Ame & les objets, que les ſenſations paſſent, & que l'intervalle n'eſt rien. Mais ſi c'eſt un pont c'eſt le pont-aux-ânes que les ſenſations ne paſſeront ſurement pas, & l'intervalle demeurera tout entier. La concluſion de tout ceci, c'eſt que M. d'Alembert

eſt

eſt du très petit nombre de ceux qui ont parlé des ſenſations en Philoſophes eclairés. Cependant nous verrons dans ſon tems, qu'il a du, comme les autres, payer le tribut à l'Humanité, & qu'il n'a pas ſu ſe garantir de tous les écueils.

Le Pere Boſcovich eſt regardé généralement comme un des premiers Géometres de l'Europe; je ne ſais ſi l'on ne devroit pas lui rendre la juſtice de le reconnoître en même tems pour un des plus grands Métaphyſiciens qui aient éxiſté. Ses ouvrages ne ſont pas aſſez lus; ils ont un défaut qu'on ne veut & qu'on ne peut leur pardonner; ils ſont ecrits en latin. J'avoue que je vois à regret ce Génie ſingulier & ſi fort placé au deſſus de la ſphere des eſprits ordinaires, donner dans l'erreur commune, & ſe perſuader que nos ſenſations ſont le principe de toutes nos connoiſſances, & que nous devons au ſens du toucher la premiere notion que nous avons des corps.

M. de Voltaire a reconnu que les diſtances, les grandeurs, les ſituations, ne ſont pas, à proprement parler, des choſes viſibles, que l'objet propre de la vue n'eſt autre choſe que la lumiere colorée, que nous apprenons à voir préciſément comme nous apprenons à parler & à lire; que les jugemens ſoudains que nos Ames portent des diſtances, nous font penſer qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir de

la

la maniere dont nous voyons. On ſe trompe, dit-il; & il dit vrai: mais pour ne pas ſe tromper lui-même, il auroit du ſupprimer les paroles qui ſuivent: *il y faut le ſecours des autres ſens*. Cet endroit n'échappe pas à la cenſure de M. de Condillac; il corrige & met, *d'un autre ſens*; c'eſt-à-dire qu'à une erreur, il en ſubſtitue une autre toute ſemblable.

Je ne ſaurois diſconvenir que la critique que M. de Condillac fait de M. de Buffon, ne ſoit généralement bien fondée: mais il pouvoit lui faire connoître ſes torts, ſans manquer aux égards qui ſont dus à ſes talens & à ſes travaux. Me ſeroit-il permis de communiquer un ſoupçon qui me vient dans l'eſprit? M. de Condillac nous apprend lui-même, que quelques perſonnes ont voulu répandre que M. de Buffon avoit rempli l'objet du *Traité des Senſations*, & qu'il auroit du être cité; il convient qu'il y a des choſes qui ont pu ſervir de prétexte à cette imputation. Qui ſait que pour faire diverſion & attirer ailleurs l'attention du Public, il n'ait pris le parti de paſſer les bornes d'une juſte défenſe?

Mais qui ſait en même tems, ſi quelqu'un ne dira pas que des motifs tout ſemblables à ceux que je prête à M. de Condillac, m'engagent à declamer contre un auteur dont je crains de paroître le copiſte? S'il arrivoit jamais rien de pareil, je ne chercherois pas à me juſtifier, en diſant avec M. Bonnet,

que

que j'avois imaginé la Statue avant d'avoir lu M. de Condillac, & que je commençois par faire entrer en exercice un organe différent de celui de l'odorat ; je courrois risque de n'être pas cru sur ma parole : mais je dirois qu'après avoir lu un grand nombre de fois, & toujours avec un nouveau transport, les vérités immortelles que Malebranche nous a enseigné sur les sensations, j'étois occupé à mettre de l'ordre & du systeme dans les leçons que j'avois reçu de ce grand Maître, lorsque j'eus connoissance du *Traité des Sensations* ; que l'idée de M. de Condillac me plut ; mais que voyant le mauvais parti qu'il tiroit d'une pensée aussi heureuse, je ne pus résister à la tentation de prendre la plume, & de dire : *Anch' io son Pittore*.

Réunissons maintenant sous un point de vue, tout ce que nous avons établi jusqu'ici. De toutes les sensations dont l'Ame a une connoissance expérimentale, il n'en est absolument aucune qui porte avec elle quelque idée d'étendue, qui se présente à l'Ame comme existant hors d'elle. De sorte que si l'on suppose qu'une infinité de mouvemens divers excités dans les organes, font naître en même tems dans l'Ame, mille couleurs, mille sons, mille odeurs, mille saveurs, mille douleurs, &c. ; cette multitude innombrable de sensations lui paroîtra comme concentrée dans un seul point, L'Ame verra & sentira au

de-

dedans d'elle-même un veritable ſpectre, ſans figure, ſans longueur, ſans largeur, ſans épaiſſeur, qui ſera tout à la fois rouge, bleu, jaune, verd, blanc, noir, peint de toutes les couleurs; rendant toute ſorte de ſons, ſonore par conſéquent de mille façons, répandant des milliers d'odeurs; ayant une infinité de gouts divers, étant doux, amer, apre, aigre, ſalé; enfin un ſpectre qui ſera froid, chaud, glacé, brulant, & qui renfermera toutes les eſpeces de douleurs, & toutes les impreſſions du toucher. Mais que l'on reflechiſſe tant qu'on voudra, ſur la nature de tant de modifications différentes, ſur les raiſonnemens que l'Ame peut faire en conſéquence, & ſur les connoiſſances qu'elle peut acquérir par ce moyen, on n'y trouvera certainement aucune idée, pas le plus leger ſoupçon de toutes les propriétes que nous reconnoiſſons dans les corps. L'Ame connoîtra des ſenſations de toutes les claſſes, de tous les genres, de toutes les eſpeces: mais c'eſt là à quoi ſe bornera toute ſa ſcience. La ſphere de ſes idées ne s'étendra pas au delà de ce qui a exiſté dans elle. Elle ne connoît immediatement que le fonds de ſon être & ſes modifications. A ces connoiſſances elle peut ajouter par voie de raiſonnement l'idée vague d'un être diſtingué d'elle, qui agit ſur elle, & qui peut faire ſa félicité ou ſa miſere. Mais ce n'eſt pas là ce qu'on appelle, connoître les corps.

Ici je ne crains pas de défier les Métaphyſiciens modernes qui ſe ſont rangés en foule ſous le drapeau de Locke, & qui diſent fort haut que les refléxions que l'Ame fait à l'occaſion de ſes ſenſations, ſont la ſource où elle puiſe toutes les connoiſſances qu'elle eſt capable d'avoir. Philoſophes qui vous piquez d'être conſéquens dans les principes que vous établiſſez, & les concluſions que vous en tirez, qui vous faites gloire de n'admettre que ce que vous concevez clairement; dites moi, & dites vous à vous-mêmes, comment l'Ame fixée invariablement dans le point central du Genre nerveux, du fonds de ce ſombre réduit, peut parvenir à force de ſentir & de raiſonner, à connoître la ſituation, la grandeur, la forme, le mouvement des corps. Et ne m'oppoſez pas qu'il n'eſt pas bien décidé que le Corps Calleux ſoit le ſiége de l'Ame. Placez la, répandez la, ſi vous le voulez dans toute l'étendue du cerveau, ou comme le ſouhaite M. de Buffon, dans les membranes qui l'enveloppent. Que s'en ſuivra-t-il de là? Que je ferai ſur la caiſſe du crane les mêmes raiſonnemens que ſur cette petite partie centrale où l'on croit communément que l'Ame réſide. Qui ne ſait que de l'aveu de tous les Phyſiciens & de tous les Anatomiſtes, le fluide de la lumiere, les ondulations de l'air, &c., ne pénetrent pas au delà de la rétine, du labyrinthe, &c.; que l'Ame ne communique avec les objets extérieurs par aucune

forte

sorte d'ouverture, mais uniquement par les vibrations que les objets excitent dans les organes, & qui de là se transmettent jusques dans l'intérieur de la tête?

L'Ame est donc encore renfermée dans elle-même & dans ses modifications. Elle ignore encore l'existence de tout ce qui est hors d'elle. Il s'agit de lui faire connoître les êtres matériels qui l'environnent de toutes parts, à toutes sortes de distances, & dans toutes les directions; en un mot de la faire entrer en commerce avec toute la Nature. Nous nous sommes pleinement convaincus que les lumieres qu'elle tire de ses sensations sont absolument insuffisantes à cet effet. Ainsi nous nous trouvons dans la nécessité de recourir à quelque autre voie. Je souhaiterois que les fidelles disciples de Locke après avoir murement pesé ce que nous venons d'écrire, pensassent bien à loisir à la maniere dont ils pourroient s'y prendre pour faire passer l'Ame de la connoissance de ses sensations à celle des corps. Quoique je sois bien assuré qu'ils n'y réussiront pas, je les invite à mettre tout en œuvre, à n'épargner ni tems, ni travail. Comme il est essentiel qu'ils se désabusent, ils retireront un grand avantage de leurs recherches d'ailleurs inutiles, en ce qu'ils reconnoîtront clairement, combien les préjugés où ils étoient, se trouvoient mal fondés; & ils seront par là plus disposés à lire avec fruit ce que nous dirons dans la suite;

te ; car ceci n'eſt qu'un échantillon d'un grand ouvrage ſur les ſenſations.

Au lieu de penſer à ſuivre mes conſeils, on trouvera qu'il eſt plus commode de m'objecter que le ton du jour veut que nos idées nous viennent toutes par le miniſtere des ſens. J'en conviens : mais les modes paſſent ; & la verité tôt ou tard reprend ſes droits. Pantin ne danſe plus ; on ne va plus boire dans les gargottes de Ramponeau ; & il y a lontems qu'on a réformé le régiment de la Calotte.

Malgré tous ce que je puis dire, je m'attends à être ſiflé par les ecrivans du bel air : mais ſifler n'eſt pas répondre ; ils pourront être ſiflés à leur tour. En attendant, je proteſte que le ſeul amour du vrai m'a mis la plume à la main, & que ſi je m'égare, je ſuis diſpoſé à abjurer mes erreurs, & à conſerver une vive reconnoiſſance pour qui ſaura me les faire connoître.

